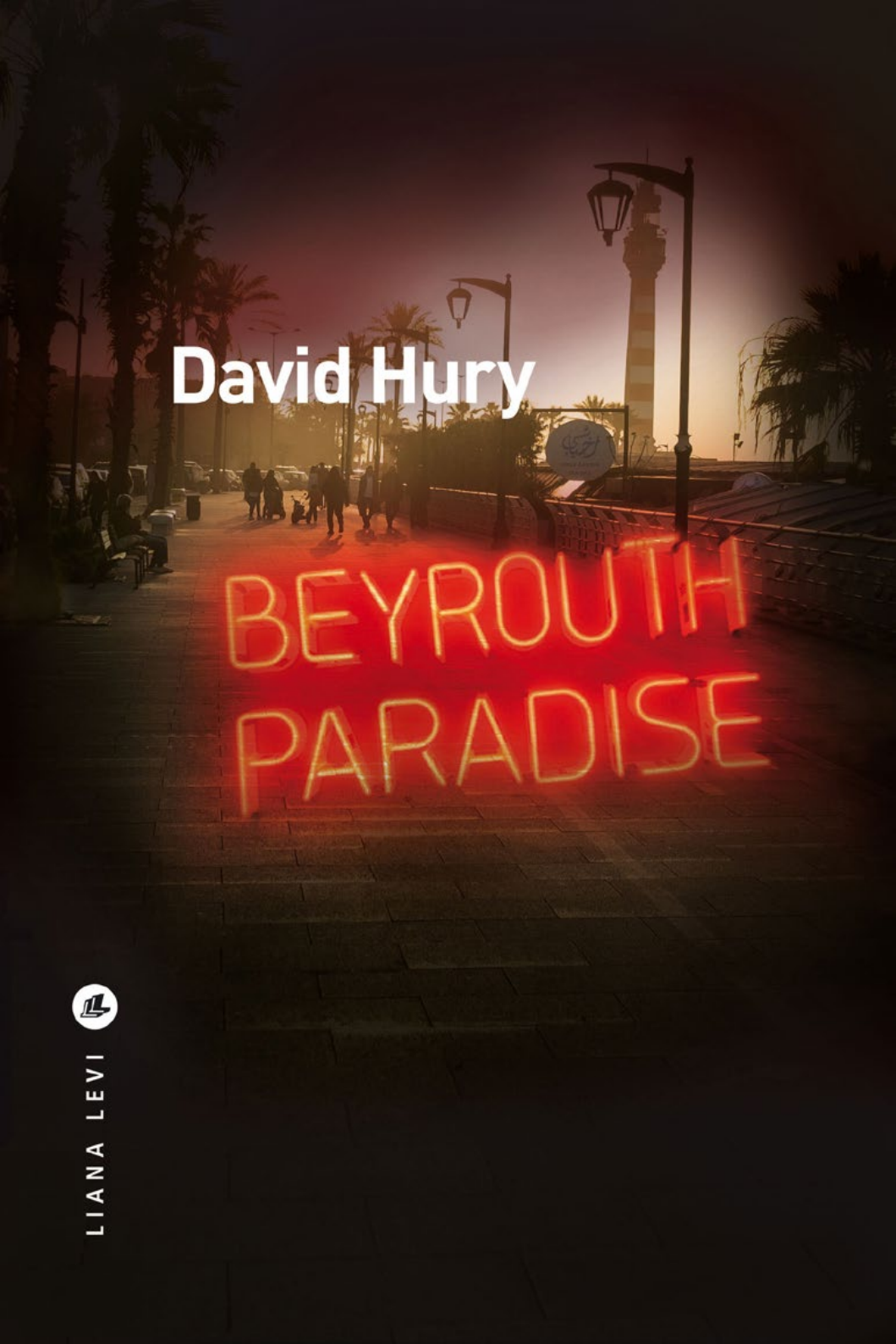


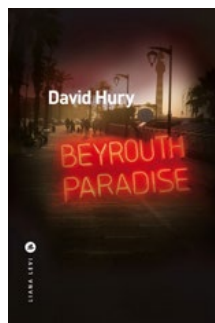


David Hury

BEYROUTH
PARADISE



LIANA LEVI



Décembre 2024. À Maameltein, le quartier rouge au nord de Beyrouth, les néons des super night-clubs ne brillent plus comme avant. Seul le Paradise ignore la crise, avec son décor kitsch, son champagne hors de prix et ses danseuses qui escortent les clients dans l'hôtel attendant. Lorsque l'une d'elles, une jeune Ukrainienne, disparaît, Marwan Khalil, ancien flic reconverti en détective privé, est chargé de la retrouver. Le sort d'une prostituée étrangère n'intéresse pas grand monde, mais pour Marwan, les disparus, c'est sacré. Ça le renvoie à ses copains miliciens évaporés pendant la guerre, et à celles et ceux qui ne sont jamais ressortis des geôles syriennes. Et dans le monde de la nuit, plus encore que dans le reste du pays, le silence fait loi et tous les coups sont permis. Alors que le Liban vit des moments historiques – décapitation du Hezbollah et chute du régime à Damas –, chacun porte le poids du passé et l'incertitude de l'avenir.

« Cette histoire, c'est celle du pays tout entier. Splendeur et décadence, mais avec vue sur mer. »

DAVID HURY vit à Paris. Il a travaillé 18 ans comme journaliste et photoreporter au Liban, pays avec lequel il a gardé des liens très étroits. Avec *Beyrouth Forever* et *Beyrouth Paradise*, il dépeint le Liban d'aujourd'hui à travers des enquêtes policières.

David Hury

Beyrouth Paradise



Liana Levi

La plupart des événements mentionnés
dans le roman s'appuient sur des faits d'actualité réels.

À Joëlle, Nada, Rita... et les autres

J-7 avant impact

Dimanche 15 décembre, 11 h 58

Encore une. Soixante-treize heures d'affilée, ça fait tout de même un peu long pour une seule et même coupure de courant. Et celle-là, ce n'est pas à cause d'un énième bombardement israélien. Ou d'un tremblement de terre dévastateur dans la plaine de la Békaa. Rien de tout ça, non. Si le pays enchaîne pénuries et rationnements, c'est à cause de la faillite de l'État et de l'incompétence de ces salauds de politiciens qui n'ont pas fait leur job depuis la fin de la guerre en 1990. L'été dernier, le *black-out* du mois d'août a juste été interminable.

Marwan Khalil scrute le témoin lumineux du boîtier électrique accroché au mur de son immeuble, de l'autre côté de la rue. Dans une minute ou deux, la lumière rouge devrait s'allumer, signe que le générateur du quartier alimentera les immeubles environnants pour quelques heures. Routine absurde qui rythme leurs journées, à lui comme aux deux millions d'habitants de la capitale. Mais à cette heure-ci, il s'en fout, Marwan. Il fait jour. Le soleil brille dans le ciel de Beyrouth, même si cela ne va pas durer très longtemps. En décembre, le soleil d'hiver ne

monte pas bien haut, et se couche tôt. Mais comme il a la bonne idée de rappliquer tous les matins, Marwan ne s'en fait pas. Le soleil n'est pas près de leur faire le coup de la panne, lui. Pas avant cinq milliards d'années, paraît-il. Il aura passé l'arme à gauche d'ici là.

Il y a quelques années encore, l'Électricité du Liban – l'inénarrable EDL – organisait son incurie et ses coupures en tranches de trois heures, qui se décalaient d'un jour sur l'autre. Si bien qu'on pouvait prévoir de quelle heure à quelle heure aurait lieu la fameuse coupure, tel ou tel jour. De 15 heures à 18 heures, ou de midi à 15 heures... Miracle de la technologie, une application sur téléphone donnait même la tranche horaire de n'importe quelle coupure, deux mois à l'avance. Magnifique ! Plutôt que d'essayer de régler le problème, on le codifiait. On le rendait digeste. Saint-Système-D avait encore frappé.

Désormais, sentir l'électricité frémir dans les prises murales ressemble à des préliminaires amoureux d'adolescents. On l'attend avec anxiété et on a peur que ça parte trop vite, sans prévenir. Mais le temps a passé. Il a vieilli, Marwan. L'excitation de sa jeunesse s'est diluée, ses illusions se sont envolées. Assis sur une chaise en plastique laissée là sur le trottoir par Zouzou – le boucher du quartier –, il regarde son téléphone dans sa main gauche. La batterie est presque à plat. Dans sa main droite, une tasse de café fraîchement remplie lui promet tout de même une décharge de quelques volts.

À cinq ou six mètres de là, des employés de l'EDL sont en train de s'affairer sur un pylône électrique jaune un peu de guingois. À son sommet, des dizaines de câbles illégaux dessinent un gros gribouillis d'enfant dans le ciel de la capitale. Marwan se demande ce que ces pauvres bougres essaient de faire, surtout un dimanche. Il les

entend pester, s'énervier, se renvoyer des conseils acerbes dans les dents. Ça l'amuse. Il avale une longue gorgée de café et repose sa tasse sur la table format de poche. Café qu'il prend sans sucre désormais. Ordre de son médecin. À 61 ans, l'inspecteur à la retraite a décidé de prendre un peu soin de lui, mais il fait le minimum syndical. En début d'année, il avait eu des projets de séances d'exercices, chaque matin au réveil. Ses bonnes résolutions n'avaient duré qu'un temps. La gym, ce n'était pas son truc. Il range son téléphone dans sa poche, tire machinalement une Marlboro et l'allume. Ça, son médecin n'a pas réussi à le faire décrocher. Marwan asphaltera ses poumons jusqu'à la fin, c'est décidé.

De là où il est, l'irréductible amoureux de Beyrouth contemple sa cité en pleine déliquescence et s'attarde sur le balcon de son appartement, juste en face, au deuxième étage. Dans son quartier de Mar Mikhaël, l'ex-pilier de la police judiciaire connaît chaque mur, chaque voisin, chaque détail qui dépasse. Chaque mauvaise herbe qui se débat pour survivre. Comme lui. Au rez-de-chaussée de son immeuble, la devanture de son bureau ne paye pas de mine. Mais c'est son bureau rien qu'à lui, son nouvel empire. D'à peine vingt-cinq mètres carrés. À la fin de l'année passée, il a quitté l'*open space* de la brigade criminelle à Adlieh, après trente ans de bons et déloyaux services. Il ne regrette rien ou presque. Sa hiérarchie ne lui a de toute façon pas laissé d'autre issue. Sa dernière affaire s'est achevée sur l'un des bains de sang dont il a le secret. Et sur la mort d'un ami et d'une crapule qui ne faisaient qu'un.

Au début du printemps, Marwan a signé un bail pour l'un des deux espaces commerciaux du rez-de-chaussée. Fadi Kesrouani, le vieux bijoutier que tout le monde

adorait, venait de casser sa pipe et ses rejetons ne se sont pas cassé la tête. Deux d'entre eux – qui habitent quelque part dans le Golfe – ont passé une petite semaine à Beyrouth pour faire le ménage par le vide, régler toute la paperasse chez le notaire de la rue d'Arménie, un peu plus haut dans le quartier, et ont accepté de louer le local à Marwan à l'année. Pour une bouchée de pain. Faut dire que l'endroit était désuet et en mauvais état – comme son propriétaire – et qu'il a insisté lourdement. On ne lui ferait pas un bébé dans le dos, à son âge. Il redoutait par-dessus tout qu'un nouveau bar s'ouvre sous ses fenêtres, avec ses incontrôlables torrents d'hormones et de décibels. Aussitôt le bail signé, il a fait graver une plaque argentée avec son nom et sa qualité, en arabe et en français: «Marwan Khalil - Détective privé».

Il joue dans le camp des vieux, maintenant. Il n'en a vraiment pris conscience qu'avec la mort du bijoutier. Pourtant, depuis l'explosion d'août 2020 au port qui a ravagé tout le quartier, les anciens sont partis, les uns après les autres. Parce qu'ils n'ont pas eu de quoi payer les travaux, parce qu'ils en ont assez de prendre des coups de poing dans la gueule par cette chienne de survie. À répétition. La population de Mar Mikhaël a changé, lentement, ces dernières années. Ce sera peut-être lui le dernier des Mohicans. Pas impossible, en fait.

Et puis sa retraite famélique ne lui a pas laissé le choix: Marwan doit bosser. Pour se payer ses clopes, pour remplir son freezer de vodka, pour régler la facture du générateur de quartier afin de garder ladite vodka au frais. C'est important la chaîne du froid, on n'en parle pas suffisamment. Et pour bouffer, tout simplement. Marwan n'est pas comme Fadi, l'antique bijoutier qui ne vendait plus rien depuis une éternité. Sa seule et unique progéniture n'est

pas en train de faire des millions à Dubaï ou à Jeddah. Sa fille Maha est toujours à Paris, à poursuivre ses études en Histoire de l'art. Pas sûr que ça rapporte grand-chose, un truc pareil. Quelle idée, « Histoire de l'art », franchement. Elle aurait dû faire droit ou médecine comme tout le monde. Qu'importe. De toute façon, Marwan n'a aucune envie d'être un poids pour sa fille. Le Philip Marlowe autoproclamé de Mar Mikhaël ne comptera que sur lui-même. Comme il l'a toujours fait.

Neuf mois déjà qu'il a changé de crèmerie. Détective privé, le Marwan. Sa nouvelle carrière a eu un goût de première fois. Au début, l'idée avait été excitante, mais le passage à l'acte pas vraiment satisfaisant. Il s'est vite rendu compte qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Pour trouver des clients, s'entend. Heureusement, il n'a pas perdu son doigté pour résoudre les rares affaires qui se présentent à lui. Rien de très bandant jusqu'à présent, faut bien le reconnaître. Depuis mars, il s'est limité à des brouilles sans grand intérêt, intellectuellement parlant. Mais des brouilles qui lui rapportent de quoi subsister.

Marwan approche la *chaffé*¹ de ses lèvres et avale une dernière gorgée en prenant soin de s'arrêter avant que le marc de café atteigne ses incisives jaunies par ses décennies d'abus en tout genre. Il se dit surtout qu'il a bien fait de mettre une petite laine avant de descendre prendre l'air et de poser ses fesses devant l'échoppe de Zouzou. Le soleil lui tape dans l'œil, mais ça ne durera pas.

Dans son dos, la boucherie ne désemplit pas. On est dimanche, il est presque midi, c'est l'heure des

1. Petite tasse spécifique pour boire le café turc, aux bords incurvés.

retardataires. En dernière minute, des habitants du quartier viennent chercher leur *kafta* pour le repas dominical, préparée avec amour par les mains du propriétaire. Épaisses et expertes. Faut dire qu'elle est vraiment délicieuse sa *kafta*, à Zouzou. Marwan salive rien qu'à humer les odeurs des quartiers de bœuf, celles des épices, des feuilles de persil plat et des oignons fraîchement hachés qui s'échappent par la porte toujours ouverte de la boucherie. Dans son genre, Zouzou est un magicien. En plus, il joue aussi au dealer de cigarettes américaines et de vodka russe. Il a tout pour plaire, Zouzou.

Quitter la police n'a pas été un déchirement. Plutôt une sorte de remise en liberté. Conditionnelle. Le seul objectif pour lui maintenant, c'est d'engranger des billets verts, comme tous les hommes de sa génération. Comme ses deux amis d'enfance, Ghadi Khayat et Mike Chidiac, avec qui Marwan passe désormais le plus clair de son temps quand il n'est pas en train de fourrer son nez dans les petites culottes de femmes adultères ou dans les comptes d'associés qui se chamaillent à cause d'une comptabilité foireuse à double fond. Les quatre dernières décennies et leurs choix de vie différents ont mis leur amitié à rude épreuve, mais les trois lascars s'aiment. Comme les gosses qu'ils ont été sur les bancs de l'école. Leur seul objectif maintenant, c'est ça : avoir suffisamment d'argent en liquide pour atteindre la ligne d'arrivée sur leurs deux jambes.

Hanna, le jeune commis de Zouzou, réapparaît sur le trottoir, une *rakwé*¹ fumante à la main. Et remplit sa tasse, sans demander. Marwan lui offre un sourire complice en guise de remerciement. Ce dimanche s'annonce bien,

1. Casserole spécifiquement utilisée pour la préparation du café turc.

même s'il a une visite à faire plus tard dans la journée au domicile de la famille Chakar. Il y pense depuis plusieurs jours, et n'en a parlé à personne. Il redoute surtout de ne pas être accueilli avec un bouquet de roses même s'il ne compte pas arriver les mains vides.

Au coin de la rue, une silhouette apparaît. Légèrement courbée. La main levée et le sourire jovial. Marwan la reconnaîtrait entre mille.

– *Sabah el-kheir*¹ ! lance Ghadi. Eh toi, apporte-moi une tasse !

– *Kifak habibi*² ? répond tendrement Marwan en se redressant pour l'embrasser.

Les deux hommes se connaissent depuis l'enfance. Ça remonte à l'école primaire du quartier de Zqaq al-Blat où leurs familles vivaient avant-guerre, à Beyrouth-Ouest. Avant de déménager contraintes et forcées au milieu des années 70. Ghadi, c'est le bon copain qui n'a jamais voulu tremper dans les mauvaises combines, celui qui n'a jamais voulu faire partie d'une milice. Alors que tous les mecs de son âge étaient assoiffés d'adrénaline, Ghadi n'a jamais tenu de M-16 entre ses mains, rendez-vous compte. C'était pourtant la mode dans les années 80. La guerre, Ghadi ne l'a vraiment touchée qu'une fois du doigt et ça lui a suffi. C'était vers la fin, en 1989 ou 1990, quand un obus syrien de 152 mm – de fabrication soviétique – était tombé à quelques mètres de lui, au pied d'un petit muret à qui il devait sûrement la vie. Il était chez son oncle, en haut de la colline. Le souffle l'avait projeté de l'autre côté de la pièce, le muret l'avait protégé des éclats. Il en était sorti avec quelques ecchymoses et un acouphène à vous

1. Bonjour (formule dite le matin uniquement).

2. Comment ça va, mon ami ? (littéralement « Comment ça va, mon chéri ? »).

scier les tympans. Et surtout, avec un goût de métal dans la bouche pendant plusieurs jours. Quoi qu'il essaie de boire ou de manger, tout sentait l'acier. Un truc tellement dégueulasse qu'il en parle encore.

Ghadi, c'est aussi celui qui n'a jamais compris les engagements et les compromissions de Marwan, mais qui ne lui en a jamais voulu. Celui qui s'est satisfait d'un boulot de chauffeur de bus pendant trente-cinq ans. Marwan se rassoit. Avec la lumière rasante du soleil, il distingue nettement le voile qui commence à griser les pupilles de son ami. Ghadi est en train de devenir aveugle. Un mauvais glaucome qu'il n'a pas les moyens d'opérer. C'est comme ça. Se soigner est devenu un luxe hors de portée. C'est le sort de nombreux petits vieux à Beyrouth.

– Tu as parlé à Mike ces deux jours? entame Ghadi, l'air subitement soucieux.

– Non. Et je t'avoue que je ne sais pas par où commencer.

– Il doit être comme un fou en regardant les nouvelles...

Évidemment que Mike ne doit plus tenir en place. Vendredi, deux Libanais – Ali Hassan al-Ali et Souheil Hamaoui – sont sortis des prisons syriennes de Hama et de Sednaya. Fêtés comme des héros. À peine quelques jours après la chute du régime Assad à Damas et la prise des grandes villes syriennes par les rebelles islamistes. Ici à Beyrouth, on hurle sa joie évidemment, plus personne n'espérait les revoir un jour, après quatre décennies passées dans cet enfer sur Terre. Les pauvres ont retrouvé la lumière, le cerveau en charpie. Vivants, mais pas vraiment. En voyant ces images, Marwan et Ghadi ont immédiatement pensé à Johnny Chidiac – le grand frère de Mike – arrêté par les Syriens en 1995 et qui a disparu de la surface de la Terre. Ça fait presque trente ans déjà.

– Tu crois qu’il y a des chances qu’on retrouve Johnny vivant? demande Ghadi en piquant une cigarette à son voisin.

– Franchement? Autant que de gagner à la loterie. Ils n’en ont libéré que deux jusqu’à présent. Sur des centaines... Et t’as vu dans quel état ils sont! Pauvre Mike, ça doit le rendre dingue. Les Syriens ne lui ont jamais fait de cadeaux.

Les deux hommes se regardent en silence. Pas la peine d’en rajouter. Les Syriens ne leur ont jamais fait de cadeaux, non. À l’angle de l’immeuble, juste en face d’eux, le témoin rouge vient de s’allumer. Ça y est, ils sont sur générateur. Pour combien d’heures, Marwan n’en sait rien. Juste au-dessus de la loupiote, il remarque que la plaque émaillée bleu nuit affichant le nom de sa rue penche plus qu’à l’ordinaire. Comme si quelqu’un avait voulu l’arracher en pleine nuit avant de prendre la fuite précipitamment pour ne pas être pris en flagrant délit. « Rue Pharaon ». Oh, rien à voir avec les rois qui se sont succédé pendant trois mille ans à la tête de l’Égypte antique. Les politiciens libanais qui se reproduisent entre eux depuis un siècle ont encore du chemin à faire pour leur arriver à la cheville, s’amuse Marwan. Même si c’est bien cette ambition dynastique qui fait tourner cette République de « fils de » depuis quatre-vingts ans. Comme du mauvais lait.

La rue où crèche Marwan depuis des décennies porte le nom d’un homme singulier. Henri Pharaon, donc. Le genre de mec avec un CV long comme le bras. Pharaon, c’était tout un symbole. Celui de l’âge d’or de ce foutu pays que certains crétins dans les médias appellent encore la « Suisse du Moyen-Orient ». Non mais sans blague, il en a ras le bol de ces poncifs, Marwan. Pharaon, c’était l’archétype d’une réussite flamboyante qui faisait rêver.

Fils d'une famille grecque-catholique originaire de Syrie, né en Basse-Égypte alors occupée par les Britanniques, il avait tout fait dans sa vie. À commencer – comme tous les autres – par hériter de la banque de papa. Cultivé et raffiné, il s'était fait un prénom il y a un siècle déjà, en participant à la rédaction de la Constitution de 1926, celle qui a jeté les bases de l'Indépendance libanaise arrachée aux Français dix-sept ans plus tard. En 1943, Pharaon était considéré comme « l'homme le plus fortuné » du pays. Logiquement, le banquier aux mains d'or avait aussi donné dans la politique. Le genre de trajectoire inévitable dans le microcosme libanais. Député, ministre des Affaires étrangères et j'en passe. S'il avait été maronite, il aurait sûrement été élu président de la République un jour ou l'autre. Et puis Henri Pharaon avait surtout une marotte : les pur-sang arabes.

À l'hippodrome de Beyrouth, avant-guerre, Marwan accompagnait religieusement son père qui aimait bien parier quelques dizaines de livres libanaises. Juste pour le frisson. Dans ce monde à part qu'était l'hippodrome, le Tout-Beyrouth se croisait et parfois, les barrières sociales sautaient. Le père de Marwan s'était ainsi lié d'amitié avec le milliardaire. Marwan s'en souvient comme si c'était hier, il en était très fier. Un jour de courses, Henri Pharaon lui avait griffonné un dessin de sa main, dans l'un de ses cahiers d'écolier, représentant le drapeau libanais. Pharaon lui avait dit, avec emphase : « C'est moi qui ai dessiné le tout premier drapeau, mon jeune ami. Ce drapeau, c'est ce qui nous unit tous, nous Libanais. Prends-en soin. » Du haut de ses 8 ans, Marwan avait pris ça pour une mission divine, mission qui s'était transformée en lubie indélébile à l'âge adulte. Marwan vénérât le drapeau libanais et sa géométrie parfaite.

Et puis le vendredi 6 août 1993, Henri Pharaon avait été retrouvé assassiné de seize coups de couteau, dans une chambre de l'hôtel Carlton. Certains se souviennent encore de cet établissement planté face à la Méditerranée qui avait accueilli les soirées les plus glamours de Beyrouth dans les années 60-70 et les coups les plus tordus fomentés par les nombreux espions qui peuplaient alors la capitale. Pharaon avait 92 ans. Il était mort, infirme et aveugle, reclus dans cet hôtel, loin de son magnifique palais du centre-ville que son fils Naji avait bradé sept ou huit millions de dollars après la mort du patriarche. Cette histoire, c'était celle du pays tout entier. Splendeur et décadence, mais avec vue sur mer.

L'enquête sur l'assassinat du vieux milliardaire adorateur de chevaux de course avait surtout constitué le baptême du feu pour Marwan. Il avait 30 ans. L'occasion pour lui de comprendre les nouvelles règles du jeu dans ce Liban tout juste sorti d'une guerre de quinze ans qui lui avait volé un genou, ses rêves de grandeur et quelques copains partis trop tôt. Deux jours après la découverte du cadavre au Carlton, un suspect avait été arrêté. L'un de ses anciens bodyguards. Hassan Mounla, un Kurde de 31 ans. Mobile officiel : le vol. Mobile officieux, alimenté par une rumeur qui avait sali la mémoire du vieil homme : un crime passionnel, Pharaon ayant voulu « rompre avec son mignon », comme on disait alors dans les salons. Il n'avait jamais gobé ces deux versions, Marwan. En juin 1995, Mounla avait pris perpète, assaisonnée aux travaux forcés. Une peine confirmée en appel, puis en cassation trois ans plus tard. Mais Marwan connaissait la vérité. À commencer par la manière dont on avait extorqué les aveux à ce pauvre diable, sous la torture. Lors de séances aux petits oignons supervisées par Rustom Ghazalé, le

chef des renseignements syriens à Beyrouth. La Syrie de Hafez el-Assad contrôlait le pays, coupait au sécateur le moindre bourgeon prometteur qui osait pointer le bout de son nez sur les branches du cèdre national. Damas écrasait toute velléité d'indépendance et de souveraineté, et tenait le stylo de chaque fonctionnaire du pays. Sans qu'ils en aient forcément conscience. Y compris au moment de rédiger les comptes rendus d'enquête au sein de la brigade criminelle ou des Forces de sécurité intérieure, les FSI.

Marwan, lui, connaissait la vérité sur le meurtre de Pharaon. Le vrai coupable était... non, Marwan préfère ne plus y penser. Quand son propre père lui avait demandé, les yeux dans les yeux, quel salopard avait assassiné son richissime ami de l'hippodrome, Marwan avait menti. Jeune inspecteur, sans vraiment s'en rendre compte, il faisait désormais partie du système. De cette grande entreprise de dissimulation et de réécriture de l'Histoire qui pipait les dés en permanence. Il lui aura tout de même fallu trente ans pour commencer à s'en vouloir.

Les yeux posés sur la plaque émaillée, encore un peu rêveur, l'ex-flic sent son téléphone vibrer dans sa poche. Ça doit être sa fille Maha. Ou peut-être Mike, puisqu'ils étaient en train de parler du loup. Un coup d'œil sur l'écran. Un numéro WhatsApp qui commence par « +380 ». C'est quoi cet indicatif téléphonique ? Connaît pas.

– Attends deux secondes, demande Marwan à Ghadi. Faut que je réponde.

– Mister Khalil ? demande une voix de femme.

L'accent ne lui dit rien. Le « Mister » prononcé comme dans les vieux films d'espionnage américains non plus.

– Lui-même, répond Marwan en anglais, sans réfléchir.

– J'espère que je ne vous dérange pas, avance avec prudence la femme à l'autre bout de la ligne, toujours en anglais. Je m'appelle Zoya Kostuyk, on m'a conseillé de m'adresser à vous.

– C'est qui ? demande Ghadi à voix basse, en voyant le visage intrigué de son compère.

Marwan hausse les sourcils pour signifier son ignorance. C'est rare que son téléphone sonne pour du boulot. Surtout les dimanches.

– Bonjour madame.

– Je... je souhaiterais vous rencontrer. Au plus vite. On m'a dit que vous étiez un bon enquêteur. Je suis désolée de vous déranger un dimanche, mais cela serait-il possible de vous voir dès aujourd'hui ? J'aurais un travail urgent à vous confier.

– Attendez, je consulte mon emploi du temps, prévient Marwan pour se donner de l'importance.

Marwan cache le micro de son téléphone entre ses cuisses. L'air dubitatif. Instinctivement, il se demande qui peut bien l'envoyer. Qui a pu lui donner son numéro ? Marwan a certes une petite réputation en ville, mais ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler une star internationale. Ça se saurait.

– Alors, c'est qui ? repart à l'attaque son copain de classe.

– Une Zoya quelque chose, elle a un nom bizarre.

– Une Libanaise ?

– Clairement pas, chuchote Marwan en posant son index sur ses lèvres pour demander le silence, puis reprend à haute voix. Allô madame, c'est possible

aujourd'hui. À 14 heures à mon bureau, rue Pharaon à Mar Mikhaël, en bas d'Achrafieh. Juste en face de la boucherie de Zouzou, c'est facile à trouver. Il y a mon nom sur une plaque, près de la porte.

– Merci beaucoup, Mister Khalil. Je serai là à 14 heures.

L'étrangère raccroche. Rictus. Marwan étouffe un rire.

– «Mister Khalil», qu'elle m'a appelé!

Marwan n'arrive plus à se retenir. Il glousse de plus belle. Ghadi éclate à son tour. La journée s'annonce décidément bien.

– Ça me changera les idées, lance le détective en retrouvant son sérieux. Je tourne en rond devant ma télé en ce moment... Je n'arrive toujours pas à croire ce qui est en train de nous arriver. Non mais te rends-tu compte, *ya khayé*¹?

– Oui, et pas qu'un peu! jubile son copain de toujours.

– Je ne sais pas si on retrouvera le frère de Mike, mais on est tout de même en train de vivre un rêve éveillé, bredouille Marwan en rangeant ses jambes pour laisser passer une mère et son fils sur le trottoir. Putain, on n'a connu que ça depuis qu'on est môme! On n'a connu que les Assad, que cette Syrie de merde qui nous a tout pris... Qui nous a bouffés vivants!

– Si ça se trouve, c'est peut-être maintenant que la guerre se termine.

Marwan écarquille les yeux. Drôle de formule mais oui, Ghadi a raison. Peut-être que la guerre de 1975 s'achève enfin avec la chute du régime à Damas. Il y a pile une semaine. Ici à Beyrouth, il se passe quelque chose d'indéniable. Comme une chape de plomb qui s'est volatilisée en un claquement de doigts. Depuis dimanche dernier,

1. Mon frère.

le cœur des vieux de Beyrouth bat entre soulagement et euphorie. Leur précieuse cité va peut-être commencer à revivre, après cette nouvelle année de guerre imposée par le voisin israélien. Les Beyrouthins sont au bout du rouleau. Usés jusqu'à l'os. Les nerfs en pelote comme les câbles électriques en haut du pylône jaune.

Les petits jeunes d'aujourd'hui ne peuvent pas s'en rendre compte, mais oui, le 8 décembre dernier a peut-être marqué la fin de la guerre. Celle qui ne disait plus son nom depuis 1990. Alors c'est vrai, il ne faut jamais crier victoire trop tôt. Dans cette histoire, les régimes libanais et syrien sont encore loin de pouvoir signer « Pour solde de tout compte » en bas d'un futur contrat de bon voisinage. Les Libanais sont aux anges, mais le peuple syrien, lui, n'a plus que ses yeux pour pleurer : ces treize dernières années, Bachar a carbonisé son pays, et n'a pas oublié de siphonner jusqu'à la dernière goutte les comptes en devises de la banque centrale de Syrie et les réserves en or. Il est lâche et cruel, mais pas totalement débile.

– Tu as peut-être raison ! balance Marwan en posant sa main sur celle de son ami, par-dessus la petite table en cuivre où gigotent tasses de café et cendrier à moitié rempli.

– Un vrai cadeau de Noël, avec deux semaines d'avance... s'amuse Ghadi.

Les deux hommes se fixent, un sourire satisfait l'un et l'autre sur le visage.

– Tiens, en parlant de cadeaux de Noël, t'aurais pas une idée pour moi ? rebondit Marwan. Maha arrive à la fin de la semaine et je n'ai rien pour elle.

– Pas le moins du monde... Tu sais, moi, les enfants, ce n'est pas mon truc... lâche Ghadi la mine perplexe,

comme si son instituteur venait de lui poser la pire des colles, au tableau noir devant toute la classe.

J-7. Marwan compte les jours depuis plusieurs semaines. Sa fille Maha doit arriver dimanche prochain sur un vol de la Middle East Airlines, un peu après 14 heures. En provenance de Paris-Charles de Gaulle. Maha n'était finalement pas venue à Noël l'année dernière, malgré les demandes répétées de son paternel. En fait, elle n'est tout simplement pas revenue à Beyrouth depuis qu'elle a été expédiée en France *manu militari*, à la fin du mois d'août 2020. Avec un œil en moins, et une balafre en plus sur son beau visage. L'explosion du port n'avait pas fait dans le détail. Ça fait plus de quatre ans que Marwan n'a pas vu sa fille, autrement qu'à travers le rectangle vertical de son téléphone quand la connexion Internet n'est pas trop merdique.

Dimanche prochain, il ira l'accueillir à l'aéroport. Marwan rêve de la prendre dans ses bras. De respirer l'odeur de son cou. Il espère surtout qu'elle se laissera faire. Car leur relation a été compliquée ces dernières années. À force d'incompréhensions et de mots qui n'ont pas la même définition dans leurs bouches, le lien entre eux s'est effiloché comme une vieille cordelette de boucher. Mais pour ces fêtes de fin d'année, Maha a accepté l'invitation de ses parents. Enfin... pas tout à fait. Marwan l'a d'ailleurs un peu en travers de la gorge. Lui n'avait pas eu les moyens d'offrir le billet d'avion à sa fille. Avec les bombardements sur Beyrouth en octobre et novembre, plus aucune compagnie aérienne n'osait desservir le Liban. Sauf la compagnie nationale libanaise dont les pilotes étaient désormais célébrés comme des aventuriers

des temps modernes. Mais le prix du billet aller-retour depuis Paris s'est envolé jusqu'à 2 400 dollars. Son ex-femme avait alors sorti le chéquier de son nouveau mari. Marwan s'en veut de ne pas être fichu de jouer son job de père. Ça aurait dû être à lui, de raquer. Il a encore du mal à lâcher le mors des traditions machistes dans lesquelles il patauge depuis sa plus tendre enfance. Mais qu'importe. Dans sept jours très exactement, Maha sera là.

– T'as vu les raids israéliens sur la Syrie hier? relance Ghadi que la discussion sur le cadeau de Noël n'intéresse que modérément.

– Oui, ils s'en donnent à cœur joie en ce moment, les fumiers... Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est ce Joulani. Je ne les aime pas, lui et sa barbe, peste Marwan. Ça ne me dit rien qui vaille. On ne peut pas leur faire confiance, à ces islamistes.

– Faut lui laisser une chance.

– Tu veux que je te dise, Ghadi: t'es trop gentil, toi. T'as toujours été trop gentil. T'as vu ce qui se passe à la frontière? Les partisans de Bachar fuient le pays et sont en train de passer chez nous. Tes amis islamistes vont nous exporter toutes leurs poubelles! C'est donc à ça qu'on sert, au Liban? Récupérer la merde des autres, encore une fois?

– Calme-toi *habibi*.

– Ouais ben moi, tu ne m'enlèveras pas de l'idée que ça va finir comme en Égypte ou en Tunisie. Les islamistes vont essayer de garder le pouvoir, une nouvelle guerre civile va éclater et ils se feront éjecter direct par un nouveau tyran ou un général de mes deux. Tu verras, ça partira en sucette.

– On verra bien.

– C'est ça, rendez-vous dans six mois.

Depuis l'assassinat de Hassan Nasrallah en septembre et la fuite de Bachar el-Assad, le moral de Marwan jouait au yoyo entre une allégresse enfantine et la noirceur d'un homme qui s'est fait rouler dans la farine plus d'une fois. Il n'est pas aveugle non plus. Le Liban est complètement exsangue, la guerre à Gaza – qui s'est transposée avec fracas au Liban – a achevé de nombreux espoirs. C'est une denrée fragile, l'espoir. Ça mûrit et ça gonfle comme les nêfles orangées en été, ça tombe comme les figues gorgées de sucre et ça éclate au sol avant de se faire piétiner par des godillots. Noël qui approche, avec ces milliers de Libanais qui reviennent pour les fêtes de famille et qui claquent leur fric dans les boutiques des beaux quartiers, ça a toujours été le pire trompe-l'œil auquel se raccrocher. Marwan le sait. Rien n'a fondamentalement changé dans l'ADN du pays.

– Qu'est-ce qui pourrait encore nous arriver? demande Ghadi la clope au bec.

– Un tremblement de terre... Et le pire, c'est que ça nous pend au nez! Paraît que c'est pour bientôt.

– Arrête tes conneries, raille Ghadi.

– Si si, je te le dis, c'est scientifique! C'est une question de périodicité, j'ai lu ça dans un article. Ça se passera entre aujourd'hui et la fin du siècle. Plus probablement avant 2050... Et quand je te parle d'un tremblement de terre, je te parle d'un gros, hein! Pas comme celui de 1997. Un qui détruira complètement Beyrouth.

– Et tu restes ici, en sachant ça, toi?

– Où veux-tu que j'aille d'autre? rétorque Marwan en haussant les épaules. C'est chez moi ici.

* * *

Marwan ne s'attendait pas à ce genre de femme. En poireautant avant que sa cliente au nom imprononçable pointe le bout de son nez à 14 heures, il a fait une simple recherche sur Google. Il a appris à faire ça cette année, sur son portable. L'ex-flic se souvient avec une pointe de tendresse de sa jeune adjointe, Ibtissam, avec qui il avait partagé son ultime enquête à la brigade criminelle, l'année précédente. Cette Ibtissam qui s'était pris une balle de 9 mm en pleine poitrine, au fond de cette impasse où la carrière de Marwan avait percuté un mur à pleine vitesse. Elle lui manque souvent, cette gamine. Elle qui dénichait toute sorte de réponses en un clin d'œil sur son téléphone ou sur son ordinateur. Donc, Marwan a au moins trouvé une première réponse... «Indicatif +380 = Ukraine.» Pas étonnant qu'il n'ait pas pu retenir son nom de famille quand elle s'est présentée au téléphone juste avant midi. Son patronyme ne fait pas partie de son bestiaire.

Cela fait une minute que Zoya Kostuyk est assise face à lui. Le visage fade. Une bouche aux lèvres si fines que Marwan n'y voit qu'une scarification mal cicatrisée, comme celles qui constellaient les avant-bras de Maha à l'adolescence. Le genre de faciès à vous faire passer l'envie de rire, ça c'est sûr. Elle, elle scrute le drapeau libanais posé bien en évidence sur le bureau. Lui prépare une pochette cartonnée en inscrivant au marqueur noir la date du jour, le numéro de téléphone et le nom de l'Ukrainienne, en recopiant les informations du passeport de la jeune femme. Il prend son temps, il s'applique. Et l'observe du coin de l'œil. Elle a l'air tendue. Les ongles rongés jusqu'à l'os. La vingtaine bien entamée. Ni vraiment ronde, ni maigre. Sans formes, comme si son corps avait été aplati de tous les côtés par une presse

hydraulique. Pas vraiment vilaine non plus, mais certainement pas jolie. En tout cas, pas conforme aux préjugés que Marwan peut avoir sur les Ukrainiennes qui ne sont réputées que pour une seule chose au Liban.

En attendant que Marwan prenne la parole, elle égrène les derniers bombardements sur Kyiv et sur Kharkiv, lui raconte sa vie d'infirmière dans une clinique du quartier de Pecherskyi et détaille par le menu le périple qui l'a conduite jusqu'à Beyrouth, il y a moins d'une semaine. Quatorze heures de train plein ouest, jusqu'à Cracovie en Pologne, puis un vol avec huit heures d'escale à Istanbul. Quasiment trente heures en tout. L'aéroport de Kyiv-Boryspil, à une trentaine de kilomètres à l'est de la capitale ukrainienne, est fermé aux vols commerciaux depuis le début de la guerre en février 2022. L'aviation russe l'a neutralisé dès le premier jour. Classique. Marwan ne connaît que trop bien. L'aéroport de Beyrouth a souvent servi de stand de tir favori pour tous ceux désireux de mettre son pays hors-jeu.

– Bien. Que puis-je faire pour vous, madame Kostuyk ? demande Marwan sur un ton solennel, en anglais, la pointe du crayon mine attendant les impulsions électriques de son cerveau.

– Je veux retrouver ma sœur.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Valentyna, avec un «Y». Kostuyk, comme moi.

– Date et lieu de naissance ? demande Marwan en commençant à écrire.

– 13 juin 2002. À Kyiv, chez nous en Ukraine.

– Bien, merci. Vous êtes loin de chez vous, dites-moi... Êtes-vous sûre que votre sœur se trouve au Liban ?

– Presque sûre. La dernière fois que nous nous sommes parlé, elle était ici.

- À quand cela remonte-t-il?
- À début septembre. Depuis, elle ne répond plus. Ni à mes e-mails, ni à mes messages WhatsApp. Regardez par vous-même.

Zoya déverrouille son téléphone, Marwan aperçoit à l'envers une photo en fond d'écran avec deux visages hilares. Peut-être elle et sa sœur disparue. Elle pianote quelques secondes et tend son appareil à Marwan. Dernière connexion le 4 septembre à 5 h 33 du matin. Marwan déteste cette saloperie de WhatsApp. Tellement facile de se faire des mauvais films en voyant ce genre de choses. Lors de sa première affaire au printemps, il avait vu son client se rendre malade à traquer en permanence la présence en ligne de son épouse qu'il pensait volage. Ces applications mobiles n'ont vraiment qu'un seul objectif. Nous rendre esclaves. Et fous à lier.

- Que faisait votre sœur au Liban? poursuit Marwan en redoutant la réponse.
- Elle était danseuse. Dans un club.
- Vous savez lequel?
- Le Paradise.

Et merde, en plein dans le mille. Marwan connaît le Paradise à Maameltein, à vingt-cinq kilomètres au nord de Beyrouth. Et son patron, Joe Shapiro. Le Paradise, c'est ce qu'on appelle ici un «super night-club». Ou plus pudiquement un «cabaret». Comme dans tous les super night-clubs de cette cité balnéaire réputée pour ce type d'établissements, le mode d'emploi est simple et immuable: les clients se font extorquer quelques billets de 50 dollars en échange d'une bouteille de champagne premier prix et de la compagnie d'une «danseuse». Ensuite, si des échanges de billets verts ont lieu entre adultes consentants, cela ne regarde officiellement pas

le patron. Marwan dévisage Zoya. Il se demande si cette femme a la moindre idée de l'occupation réelle de sa sœur cadette.

– Vous êtes allée voir l'endroit? reprend Marwan.

– Non. On m'a déconseillé de le faire. On m'a déconseillé de mener mon enquête moi-même. Et je ne connais rien ni personne ici.

– Qui vous a donné ces précieux conseils?

– La police. Et je dois dire que les policiers que j'ai rencontrés n'ont pas vraiment eu l'air de se soucier de mon affaire.

Sans blague. Évidemment que les flics ne veulent pas qu'une civile – qui plus est une étrangère – mette son nez dans ce business. Ils prennent leur part de temps en temps, ils font semblant de sévir de temps à autre. Une *ajnabiyé*¹ comme Zoya, motivée pour retrouver une sœur disparue, c'est le pire des profils. Genre chewing-gum qui colle sous la godasse.

– Mister Khalil, je ne repartirai pas du Liban sans réponse.

– Bien sûr, je comprends. Vous auriez une photo de votre sœur?

Zoya dégrafe son sac à main, et en tire trois portraits imprimés en 10 par 15 qu'elle dépose devant Marwan. Juste à côté de deux cadres photo qu'elle ne voit que de dos. Les deux cadres photos auxquels Marwan accorde une valeur plus que sentimentale. Dans celui de droite, la bouille de sa fille Maha, son visage aux yeux gris lumineux, quand elle en avait encore deux; dans celui de gauche, ceux un peu jaunis de deux enfants. Lui et sa sœur Reem. Juste avant la guerre de 1975. Cette jolie petite

1. Étrangère.

Reem qu'une bombe lui avait volée en septembre 1982. C'était elle, la plus profonde de ses blessures, celle qui avait estropié son adolescence. Bien plus que la balle de Kalachnikov qui lui avait ratiboisé la rotule.

– Elle a 19 ans sur ces photos, précise Zoya, la voix tremblante. On les avait prises le jour de son anniversaire, à Maidan. Vous savez, la grande place de Kyiv?

Marwan baisse les yeux et découvre le visage angélique d'une jeune fille d'Europe de l'Est. Grande et filiforme. Cheveux blonds tombant sur sa poitrine sur un cliché; noués en tresses symétriques, sur un autre. Des yeux aussi bleus que sa peau est blanche. Un sourire pourpre de pin-up des années 60. Le dessert préféré des hommes prêts à payer, surtout dans ce coin du monde. Prêts à payer très cher, même. Une fille comme elle devrait s'afficher sur papier glacé, dans les magazines de mode à New York ou à Paris. Pas en train de faire un *lap dance* sur un podium, du genre qui n'aurait pas sa place aux Jeux olympiques.

– Quel genre de jeune femme c'était? demande Marwan maladroitement.

– Ne parlez pas d'elle au passé, s'il vous plaît. Valentyna est une fille un peu réservée, mais elle est téméraire, elle n'est pas du genre à se laisser faire. Quand elle a une idée dans la tête, rien ni personne ne peut la faire changer d'avis.

– Pourquoi a-t-elle décidé de venir au Liban? relance le détective.

– Pour gagner de l'argent, évidemment. Une amie à elle lui avait dit que c'était facile ici. À Kyiv, ce n'était plus possible. Vous savez, avec la guerre...

– Je vois, oui... On connaît ça ici aussi, opine Marwan. En tout cas, elle ne doit pas passer inaperçue au Liban,

difficile de disparaître sans laisser de traces avec une tête comme la sienne.

– Vous prenez combien pour vos services? demande Zoya sans détour, reprenant du poil de la bête, visiblement motivée à l'idée de faire avancer son affaire.

Dans son nouveau job de détective, finalement, c'est le truc qui l'emmerde le plus, Marwan. Parler pognon. Avant, dans la police, il avait son salaire fixe, et tous les à-côtés qui se présentaient à lui en fonction des affaires et des scellés dans lesquels il pouvait piocher sans que cela se remarque trop. Désormais, c'est à lui de fixer son prix, et parfois de marchander. Marwan a été fonctionnaire pendant trois décennies, pas agent commercial payé à la commission. Il déteste avancer un chiffre. Mais il a compris qu'il devait faire semblant de savoir s'y prendre. Il tire une fiche cartonnée de son tiroir, glisse le doigt sur une ligne imaginaire que sa cliente ne peut apercevoir. Et s'arrête avec un air entendu.

– Cent dollars par jour, avec un engagement minimum de sept jours. Payable à l'avance. Mais si je retrouve votre sœur demain, je compterai sept jours, c'est la règle.

– C'est d'accord.

Merde, Marwan se dit qu'il aurait dû demander davantage. Zoya sort une enveloppe de la poche intérieure de son manteau, compte les billets de cent et dépose la somme convenue sur le bureau. Marwan les empoche à l'arrière de son jean sans recompter, et gribouille un reçu.

– Attention, il peut parfois y avoir des frais supplémentaires. En cas de pattes à graisser, vous savez comment c'est...

– Oui bien sûr.

– Au fait, vous êtes à l'hôtel? demande Marwan.

– Je suis au Grand Meshmosh. En bas des escaliers de Gemmayzé.

– Très bien. Je connais Michel, le patron.

– Par quoi comptez-vous commencer?

– Par le Paradise. J'irai dès ce soir, tard, pour toucher deux mots à Joe, l'employeur de votre sœur. Et je vous tiendrai au courant demain. Sans faute. Mais avant, j'ai une affaire personnelle à régler.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : D. Hoch

Photo : © David Hury

Cette édition électronique du livre *Beyrouth Paradise* de David Hury
a été réalisée en janvier 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1191-2)

ISBN ePDF: 979-10-349-1193-6